

La Marchande de Moules

TOUS les agents de police du quartier — les nouveaux venus eux-même — la connaissent. Deux ou trois tournées en compagnie d'un ancien suffisent à les mettre au courant des secrets diplomatiques de la carrière. Immanquablement, cette recommandation leur est dictée : « pas toucher, hein!... c'est une bonne petite vieille et une malheureuse ».

Même les « verbalisant » les plus acharnés « regardent entre les doigts » pour elle.

Le commissaire du quartier ne fera d'ailleurs pas la moindre remarque quand il s'agit de la femme aux moules.

Elle est une privilégiée, le sait, mais n'en abuse pas, trop bonne et trop comme il faut pour y songer seulement.

Tous les jours, avec sa petite charette de



moules, elle se tient à l'angle de la rue Haute et de la rue des Capucins.

Elle ne peut plus rester longtemps debout, aussi les demoiselles du magasin de lampes — ce sont de braves enfants aussi, dit-elle — lui apportent une chaise. Elle est toute petite. Quand on blague l'exiguité de sa taille, elle riposte en riant : « J'étais bien plus grande dans le temps... l'âge m'a rétrécie... »

La Marchande de Moules habite rue du Faucon et toute seule. Elle avait élu domicile, autrefois, au Bloempanchgang (1), mais cette

(1) Le Bloedpensgang ou Bloempanchgang : la rue de l'Abricotier. Comment? Cette venelle étant d'une extrême déclivité, si l'on mettait en haut, du côté de la rue Montserrat, une boule de Bloedpens (espèce de boudin sphérique fait de sang et entrelardée) elle roulerait jusqu'à la rue Haute d'où le sobriquet : allée du Bloedpens, sous lequel cette « artère » est connue universellement... à Bruxelles.

D'aucuns assurent, que l'inventeur du Bloedpens y aurait habité et que la dénomination tirerait son origine de cette circonstance.

venelle fut, à un certain moment, envahie par une telle racaille qu'elle résolut de déménager illico.

La petite vieille a encore bon pied et bon œil; elle est vêtue proprement, soigneusement même, pour autant que ses 70 ans lui en laissent la force.

Jusqu'à l'année dernière, elle allait chaque matin, en poussant sa baladeuse, chercher les moules fraîches au bateau, derrière le Théâtre Flamand, maintenant, elle ne peut plus le faire — « c'est un peu trop dur » confesse-t-elle.

Quand la petite bonne femme est de joyeuse humeur, elle y va d'une plaisanterie : — « Oui, mon vieux — elle octroie ce titre à tous les hommes qu'elle connaît un peu — j'ai su y faire!... j' suis petite, c'est vrai, mais nom d'un tonnerre, ceux qui me connaissent peuvent en parler. Et si j'avais des amoureux... dix à chaque doigt de la main! » Elle rit franchement.

Elle aime à raconter sa jeunesse, son mariage, à parler de ses enfants, de son mari. Le pauvre est maintenant à l'Hospice des Vieil-

lards; il vient de temps en temps lui dire un petit bonjour. Ensemble, ils vont alors boire la goutte « In 't Maatje » (1) ou « In de Dikke Luys » (2) ou bien une bonne pinte de faro « In 't Wit Paard » (3).

Elle aime aussi à redire l'histoire de son fils, le seul qui vive encore — elle en a eu six — et qui, maintenant, « sert l'Hollandais », à mille lieues d'ici, aux Indes Néerlandaises.

— « O, Monsieur, j'ai quand même si tant rencontré; je me suis presque travaillé un malheur pour mes enfants, et, quand ils sont grands, ils s'en vont de moi... ou bien ils meurent. J'avais un beau grand fils qui faisait son service chez les « Guides » — j'ai encore son portrait à la maison — c'est là qu'il est arrivé à son accident. Tous les ans, à la Toussaint, je vais encore au cimetière pour arranger sa tombe. C'est aussi déjà si loin que je sais presque plus y arriver... Si bon pour moi, qu'il était... et un beau garçon! Tout à fait son

(1) A la Petite Mesure.

(2) Au Gros Pou.

(3) Au Cheval Blanc.

papa... » et, du coin de son tablier bleu, elle s'essuie, au coin de l'œil une grosse larme.

Sa plainte dure peu, elle se résigne à l'irréparable, à la Volonté de Dieu.

Cette histoire de « son fils dans l'Ouest » est de longue haleine. Il partit, faisant un coup de tête. Sans travail, il ne voulait pas vivre « aux croûtes » de sa mère, il s'en était laissé conter par deux mauvais camarades qui, eux aussi, abandonnèrent leur maman. Tous deux périrent tôt après, n'ayant pu s'adapter aux ardeurs du climat.

Douze ans avaient passé là dessus. Tous les deux ou trois mois il lui écrivait une longue lettre pleine de détails. Elle avait appris ainsi leur manière de vivre et ce qu'ils mangent là-bas : beaucoup de riz et de sucre (lui qui aimait tant le riz au lait!...).

Sa rédaction était toujours en Français, de sorte que la maman devait se la faire lire et traduire.

Il vivait en concubinage, racontait-il, selon l'usage là-bas. On prend une femme et, quand on en est fatigué, on la congédie comme les

gens riches d'ici renverraient une servante... Pendant que l'homme est au combat, la femme doit faire la cuisine, la lessive et le ménage.

La concubine de « son fils dans l'Ouest » est une femme de couleur. Ils ont trois enfants. Puisque sa maman le demande, il reviendrait volontiers en Belgique — il l'écrit du moins, et combien gentiment! — « mais, ajoute-t-il, puis-je abandonner mes gosses? Je suis quand même leur père! » A cette question la petite vieille a répondu : « Non, reste là-bas... » et pourtant, son seul désir eut été de revoir ce fils.

La « femme aux moules » ne sait pas écrire. De son temps, dit-elle, il n'y avait pas d'écoles.

Pour faire faire ses lettres, elle va chez un miteux agent d'affaires dont l'officine est établie rue de l'Epée, dans la maison de logements. Devant la fenêtre, une pancarte :

« Ici on écrit des lettres et les pétitions pour les Otorités et pour le Roy. On traite les affaires de divorces, de faillissement, etc., etc. » (1).

(1) Sic dans le texte — par faillissement, le peuple entend : faillites.

Et, au bas, en belle ronde tourmentée : « par la main et par machine ».

Le scribe la connaît et sait tout ce qu'il doit mettre dans la missive.

Pendant près d'une année entière elle est restée sans nouvelles de « son fils dans l'Ouest ». Elle en éprouva un grand chagrin et le crut mort. Une lettre qu'elle fit écrire à son commandant n'obtint pas de réponse.

Alors la petite vieille devint bien caduque, parce que plus rien, désormais, ne la rattachait à la vie. Elle voyait rarement son mari, à l'Hospice des Vieillards depuis si longtemps et elle était sûre que jamais rien ne lui manquerait.

Enfin, après une attente douloureuse, elle reçut une lettre écrite de la main même de son fils. Ce fut grande fête pour elle et ce qui se passa dans son cœur fut indicible.

Lui donnait les raisons de son silence : la guerre, les escarmouches continuelles. Il ajoutait qu'il voulait épouser la femme de couleur afin de reconnaître ses enfants, demandant qu'on lui fit parvenir copie de son acte de

naissance. La petite vieille se mit immédiatement en campagne.

Elle demanda à un agent de police où elle devait s'adresser :

« Mais, à l'Hôtel de Ville, ma petite dame », répondit l'autre, amicalement.

Elle s'y rendit, raconta toute son histoire aux employés et obtint ce qu'elle sollicitait. La délivrance de cette pièce vaut deux francs. Pour elle ce fut « *Gratis Pro Deo* » — « Les gens voient bien avec qui ils ont affaire!... »

Quand elle eut décliné son « nom de jeune fille », ces Messieurs surent qui elle était, et son mari qui s'appelle Jean, ils le connaissaient aussi.

Ils lui ont donc bien expliqué comment elle devait faire l'expédition de ces papiers et leurs indications furent suivies à la lettre.

Il y a une quinzaine de jours, elle n'avait pas encore reçu de réponse. Quand l'« acte de naissance *Gratis Pro Deo* » sera parvenu à sa destination et que « son fils dans l'Ouest » aura pris pour épouse la mère de ses petits — toute

femme de couleur qu'elle soit — nous continuerons l'histoire de la petite bonne femme aux moules.

P. S. — Elle n'a pas eu le bonheur de revoir son fils. Pauvre maman!

Cypriaan Verhavert

**TYPES
BRUXELLOIS**

Illustrations du
regretté Stan Van Offel

traduit et adapté du flamand par
Roger Kervyn de Marcke ten Driessche